

L'autre bout de l'identité

Vincent Lambert

Number 85, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96588ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lambert, V. (2021). L'autre bout de l'identité. *L'Inconvénient*, (85), 78–80.

L'autre bout de l'identité

LE RÉEL ET NOUS **Vincent Lambert**

On m'a invité à parler de poésie à l'Université d'Ottawa. Parmi un choix de questions, la classe a opté pour celle-ci : « Dans quelle mesure votre identité influence-t-elle ou inspire-t-elle votre démarche et votre écriture poétiques ? » Je me demande si j'ai quelque chose à dire sur mon identité. Je suis encore moins sûr de pouvoir parler de l'identité des autres. Je suis le seul invité qu'on pourrait qualifier d'homme blanc. Les trois autres ont des identités sociales qui leur ont probablement causé plus de soucis dans la vie : une personne trans, une femme innue (de Mashteuiatsh) et une femme en situation d'invalidité (c'est le mot qu'elle a employé) physique. Mais je m'aperçois rapidement que personne ne trépigne à l'idée de parler d'identité. C'est douloureux, l'identité. Et puis, c'est une réalité seconde, en quelque sorte. La poésie, la création, la vie elle-même peuvent très bien s'en passer. On peut se sentir femme dans un corps d'homme et lancer comme ça, au début d'une causerie sur l'identité : « L'identité, ça ne m'intéresse pas en poésie... c'est plate. »

J'aurais pourtant du mal à m'exprimer ainsi. Je ne voudrais pas avoir l'air du gars qui se fout de ce problème-là. En considérant l'identité comme une platitude, je pourrais donner l'impression de ridiculiser le processus qui doit amener quiconque à faire la paix avec son image, alors que je n'ai jamais eu à faire la paix avec la mienne, je veux dire dans un monde qui me ressemble, même s'il est de moins en moins simple (pour moi, en tout cas) de jouer le rôle de l'homme blanc. Ce n'est quand même pas un fait dont j'ai envie d'être fier ou que je devrais cacher non plus. Je n'ai d'ailleurs commencé à être un homme blanc que tout récemment, à partir du moment où l'on m'a signalé que cela pouvait être une chance ; c'est-à-dire que cette identité jusque-là invisible m'est apparue à travers le regard de l'autre qui me demandait de l'assumer. Je dis « invisible », mais je ne suis pas sûr qu'elle existait réellement, avant qu'on en doute. Les identités sont transparentes avant qu'on mette le pied dehors. Avoir une apparence d'homme blanc ne me créait pas de problèmes à la polyvalente Benoit-Vachon de Sainte-Marie-de-Beauce, et nous savons que la polyvalente n'est qu'un filtre qui permet de valider l'image de soi en public. Je n'avais alors d'image que mon nom, mes groupes préférés et mon corps, qui était un peu large (ma première blonde m'a dit que j'avais des hanches de femme).

Dans ce temps-là, mes parents se plaignaient qu'ils ne savaient plus par quel bout me prendre. C'est une expression qui m'est restée. Elle soulevait une question imposable. Je l'ai retrouvée dans un poème de Xavière Mackay : « Combien de bouts

une personne peut-elle avoir ? » Mon hypothèse est qu'elle en a plusieurs, une infinité à travers le temps, mais plus simplement deux, et l'ensemble des caractéristiques qui forment ce qu'on appelle « l'identité d'une personne » est le bout le plus visible des deux, celui avec lequel on sera tenté de la prendre ou de la définir. Le mot *identité* lui-même suppose un dédoublement, une identité et un autre bout, qui s'y identifie. Nous parlons beaucoup des identités, nous affirmons leur droit à l'existence et les critiquons à juste titre, mais quelque chose nous échappe, quelque chose d'essentiel n'est pas considéré dans l'équation, c'est-à-dire le fait (quand même étonnant) qu'on s'entend pour dire que ces images ou ces constructions ne sont pas vraiment ce que nous sommes. Non, nous sommes à l'autre bout. Et ce qui est à l'autre bout est plus difficile à définir. L'autre bout relève du non identifié. C'est dans cette direction-là que nous ne regardons jamais.

Quand mes hanches de femme ont cessé de m'obséder, j'ai regardé dans la direction de mon nom. Le frère de ma mère, Jean-Charles, est mort dans un accident de voiture à dix-huit ans, le jour de son anniversaire, dans la voiture qu'il venait de recevoir en cadeau. J'ai hérité de son prénom à la naissance. « Vincent Charles Lambert » est écrit sur mes cartes. Mais ce n'est pas vraiment mon nom. Personne ne m'a jamais appelé ainsi, même pas mes parents. Quand j'ai eu à signer un livre, j'ai pensé à ma mère, je me suis dit qu'elle serait honorée que je porte mon vrai nom qui n'est pas mon vrai nom sur la couverture, mais je l'ai regretté aussitôt. Il a, comment dire (c'est très subtil), un côté aristocratique. Les poètes québécois ne veulent pas être spéciaux, voyez-vous. Quand on leur demande de se définir eux-mêmes dans un questionnaire fourni par l'éditeur pour promouvoir leur image sur Internet, ils disent qu'ils aiment les Doritos. Tu ne veux pas être identifié à une image qui ne correspond pas à l'image que tu veux projeter. Quant à l'image que tu te fais de toi-même, c'est une histoire un peu plus intime, mais c'est encore de l'identité, c'est encore ce qui fait qu'il y a toi-même et les autres, à partir du moment où tu t'identifies à ce nom, à ce corps et à tout ce qu'ils représentent, à partir du moment où tu t'identifies au fait d'écrire de la poésie ou plus simplement à ce moi, ce moi parmi d'autres. Quand ça devient compliqué, on peut très bien y penser pendant des heures sans trop s'en rendre compte. C'est comme une emprise, une fascination. C'est la longue aventure qui fait de nous des objets dans le monde, des formes perçues, évaluées. Mais ce n'est pas le sujet. Le sujet est à l'autre bout. Le sujet s'identifie à ces objets et finit par s'oublier en eux, dans l'espoir de se trouver.

Les objets pour lesquels on se prend sont terriblement immersifs. À un certain moment de l'histoire, je suis entré dans la surconscience du moi, quand j'ai commencé à ressentir qu'il me manquait quelque chose ou que j'avais quelque chose en trop. Mon identité et moi nous rejetions mutuellement. J'ai réservé une chambre dans un endroit calme et verdoyant. Je voulais être paisible, comme au temps où mon image personnelle n'occupait pas en moi l'espace des autres et du monde. Je pensais qu'en finissant par embrasser ce que j'étais (ce que j'imaginai que j'étais) je pourrais disparaître et m'ouvrir. Un peu comme Narcisse, qu'on croit absorbé par son image dans l'eau alors qu'il s'en libère en devenant lui-même le miroir de tout. En réalité, je me mettais à distance, je me détachais de mon image. Elle devenait justement une image, un objet que je pouvais analyser, un objet qui était moi, que je pouvais voir et sentir et peut-être embrasser, oui, et dénouer, comme dans le poème de Saint-Denys Garneau : « Le nœud s'est mis à sentir / Les tours de corde dont il est fait. » Mais en relisant ces vers, j'ai comme un doute. Quelque chose ne va pas. Le nœud devient perceptible, mais le nœud est un objet. Ça ne peut pas être lui qui se sent. Ça ne peut pas être lui qui devient conscient de lui-même.

Le soir du troisième jour, je me décide enfin à me rallier au groupe. On est au bord du feu. Je demande une cigarette à la dame à mes côtés. J'ai oublié son nom, une femme frisée et bouffonne, dans une chemise trop grande, ouverte sur un t-shirt de loup au clair de lune. Elle ne participe pas à la retraite. C'est la responsable de l'entretien, une femme à tout faire. Elle me dit : « Tiens », et nos regards se rencontrent. Alors on est saisis. On a tous les deux la sensation très claire que, derrière

les yeux de l'autre, c'est la même présence qui se voit, comme un reflet. Ça n'a pas duré longtemps. Un éclair. Elle a éclaté de rire et m'a dit : « On ne s'habitue pas à ça. »

Nos identités sont complexes, fascinantes, mais l'autre bout de soi-même est étonnant. Le paradoxe est qu'on puisse découvrir le sujet derrière l'objet, démasquer ce qu'on est, dans les yeux d'un autre.

Une comparaison passable serait que la panoplie des visages s'apparente aux éclats d'un vitrail. Les éclats de verre se comparent les uns aux autres pendant que l'autre bout, le sujet, c'est la lumière. Ce qui m'est le plus intime, tellement intime que je ne peux pas le voir, ce n'est pas quelque chose qui me rend unique au monde, ce n'est même pas une chose, c'est même tout le contraire, c'est ce qui fait l'unité de toutes choses. Quand on cherche à dire les identités et tout ce qui les opprime, des mots comme *unité* ou *universalité* sont suspects. Il faut s'en méfier. Des concepts despotiques : ils ont servi et servent encore à inférioriser, à exclure. Le problème n'est pas les mots, mais les mots dans la bouche de ceux qui en profitent. Le problème est qu'on compense (inconsciemment) notre ignorance de l'unité présente en généralisant ce qui ne peut pas l'être, en érigeant le particulier en norme universelle. Et c'est ainsi qu'en plus de nier l'identité de l'autre, l'identité normative s'approprie les mots chargés de désigner ce dont on ne pourrait être exclu, le totalement inclusif. Et maintenant on en a peur, on les considère comme des illusions dangereuses, tout en sachant bien que les identités (du moi à la nation) le sont potentiellement aussi. Je ne suis pas certain qu'on puisse connaître et admirer vraiment la luxuriance du monde, le divers, l'altérité, les corps et les cultures auxquelles on s'identifie, sans les concevoir comme les expressions différenciées du même fond. Je ne sais pas si, pour les personnes marginalisées, *les autres*, cette unité est plus difficile à trouver. Il est vrai qu'on les réduit à leur image. Il est vrai aussi qu'elles ont plus conscience que quiconque qu'il s'agit là d'une image, d'une fiction qu'on peut détester, aimer, élucider, et qui ne saurait les enclorre. Aucune personne peut-être n'est mieux placée pour enseigner ce que nous sommes en réalité (ce qui nous est commun) que la plus dissemblable d'entre nous. Ne pas être en paix avec son image est un « retard » qui pourrait bien finir par nous mettre « en avance », dans la grande aventure qui consiste à voir au-delà des objets, dans la direction d'une unité qui n'est pas à créer ou à imposer mais à reconnaître. Les hiérarchies, les rapports de domination ne sont jamais plus absurdes que dans ce regard-là, quand ils apparaissent comme l'interaction d'une seule substance (indéfinie, vide, ouverte) avec elle-même. C'est incommensurable, mais derrière les visages et les noms il semble que nous ayons tous la même présence, tous le même être, qui n'est rien d'autre que le fond inaltérable de l'existence. Un *safe space* absolu, qui laisse entrer n'importe qui, à condition de laisser son image à l'entrée ou de la déposer au centre, comme une offrande. Mais il n'y a pas de centre à cette unité-là. Le centre est partout, oui. Et c'est un être à tout faire qui me l'a montré.

Plus tard dans la soirée, je lui ai demandé comment elle en était venue à *voir*. Elle m'a répondu que son mantra était : « Laisse couler la rivière, remplis-moi de lumière. » Et avant que mon lecteur intérieur ne pose la question, elle m'a regardé très sérieusement (je redoutais un peu son regard) et m'a dit : « Marjo. C'est une chanson de Marjo. » ■